

Contribution à la connaissance du « papier Antemoro » (Sud-est de Madagascar)

Gabriel Rantoandro

Citer ce document / Cite this document :

Rantoandro Gabriel. Contribution à la connaissance du « papier Antemoro » (Sud-est de Madagascar). In: Archipel, volume 26, 1983. pp. 86-104;

doi : <https://doi.org/10.3406/arch.1983.1847>

https://www.persee.fr/doc/arch_0044-8613_1983_num_26_1_1847

Fichier pdf généré le 21/04/2018

CONTRIBUTION A LA CONNAISSANCE DU «PAPIER ANTEMORO» (Sud-est de Madagascar)

par Gabriel RANTOANDRO

Ce que la culture malgache a hérité des pays qui l'entourent reste encore, somme toute, mal connu, aussi bien dans le domaine politico-religieux que dans celui de la civilisation matérielle. Les recherches effectuées ont porté principalement sur les problèmes de chronologie, d'immigration, et de commerce. L'étude de l'art et des techniques constitue certes un domaine à part, mais il ne fait pas de doute que tout en éclairant des aspects particuliers de la culture actuelle, elle peut efficacement contribuer à la comparaison de nos héritages matériels avec ceux d'autres aires géographiques de l'Océan Indien, et aider ainsi à la reconstitution de la sphère d'extension d'une technique donnée, ou d'un modèle artistique donné.

Le papier constitue, dans de nombreuses cultures, le support par excellence de l'écrit, et donc de la culture écrite; sa diffusion à travers les pays de l'Océan Indien intéresse aussi bien l'historien que le linguiste et l'ethnologue. Nous n'avons pas l'ambition dans cet article de traiter d'une question aussi vaste, mais de contribuer à l'histoire du papier dit «Antemoro». Même dans cette limite, nous nous devons encore de préciser que si nous nous sommes placé dans la perspective d'une histoire longue, les matériaux utilisés sont loin de couvrir intégralement une période aussi ample; il nous a paru cependant intéressant de constater qu'une technique attestée dès le XVI^e siècle, continue à être pratiquée actuellement, et sans aucun doute à une échelle bien plus grande. Tout en étant utilisé comme jadis pour écrire les textes religieux ou *Sora-be* (1), le papier Antemoro a eu depuis des applications très diverses notamment sur le plan décoratif.

Au départ, il serait trop ambitieux de prétendre résoudre le problème de l'origine de la technique du papier à Madagascar, néanmoins il convient de donner quelques indications au vu des hypothèses en cours, ou tout au moins de s'interroger sur la diffusion de cette technique à travers l'Océan Indien.

Une technique importée

L'appellation «papier Antemoro» trouve son origine dans la colonisation. Elle s'est aujourd'hui imposée, mais il nous faut chercher plus haut pour connaître le nom historique du papier. Le nom commun le plus courant du papier à Madagascar est *taratasy*; mais pour désigner le papier fabriqué avec l'écorce de *havoha*, ce nom ne s'est guère imposé, peut-être aussi parce que l'usage même de l'objet n'était pas très répandu sur l'ensemble de l'île. Le mot *taratasy* présente un grand intérêt non seulement linguistique, mais aussi historique; il est d'abord presque identique au terme swahili qui désigne le même objet (*karatasi*), mais il se rapproche aussi du malais-indonésien *kertas*. A notre connaissance, il n'est pas utilisé pour désigner le papier Antemoro. Par contre Deschamps signale le mot *satari*, peu connu des Antemoro eux-mêmes, mais qui semble être d'origine arabe (2); le mot *taratasy* aurait pu être d'une apparition plus tardive par rapport à la technique, alors que la seconde appellation, tout en étant peu répandue se trouve plus nettement associée à notre objet. Cet indice, joint à d'autres, tend à démontrer que la technique du papier Antemoro fut importée dans l'île à une époque qui devra rester approximative.

L'écriture à laquelle le papier servait de support, l'*arabico-malgache*, est à coup sûr importée du monde musulman, et constitue dans ce cas un indice supplémentaire de l'origine étrangère de cette technique, ce dont s'enorgueillit la communauté antemoro qui se prévaut d'une origine arabe. Ceux qui à Antananarivo, à Ambalavao ou à Fianarantsoa, fabriquent aujourd'hui du papier traditionnel, reconnaissent cette origine.

Tout semble désigner les Musulmans, comme ceux qui ont introduit le papier dans l'île. On sait à peu près comment la technique, chinoise de fabrication, est parvenue jusqu'en Europe (3). Entre la civilisation chinoise et le monde arabo-persan, les contacts ont été relativement anciens – ils sont antérieurs au milieu du VIII^e siècle – et ont donné lieu à des échanges culturels. Il reste dans ce cas à savoir par quel intermédiaire et à quelle époque le papier parvint jusqu'à Madagascar. Les différentes migrations d'islamisés vers l'Afrique de l'Est, les Comores et la Grande Ile pourraient nous aider dans notre analyse. Deux d'entre elles sont particulièrement intéressantes; celle des Shiraziens, éléments persans qui ont donné naissance aux Swahilis des Comores et de l'Afrique Orientale, et celle des Zafi-Raminia sur la côte Sud-Est malgache (XII^e ou XIII^e siècles) (4). Les deux voies sont possibles.

La voie «swahilie» par les Comores et l'Afrique peut être envisagée (5); le nord et le nord-ouest de l'île sont bien sûr les plus concernés par cette voie, or la connaissance du papier y serait aussi ancienne que dans le Sud-Est (6). On peut d'abord se demander comment la technique serait parvenue à destination, mais sur un autre plan, il nous semble qu'avec le papier s'est en même temps introduite toute une culture, ou au moins un usage très particulier qu'il nous appartiendra de rappeler plus loin, mais dont on peut dire dès maintenant qu'elle ne s'est pas développée ailleurs dans l'île, du moins pas à notre connaissance; il s'agit de l'utilisation magico-religieuse, observée par les témoins du XVI^e et du XVII^e siècles.

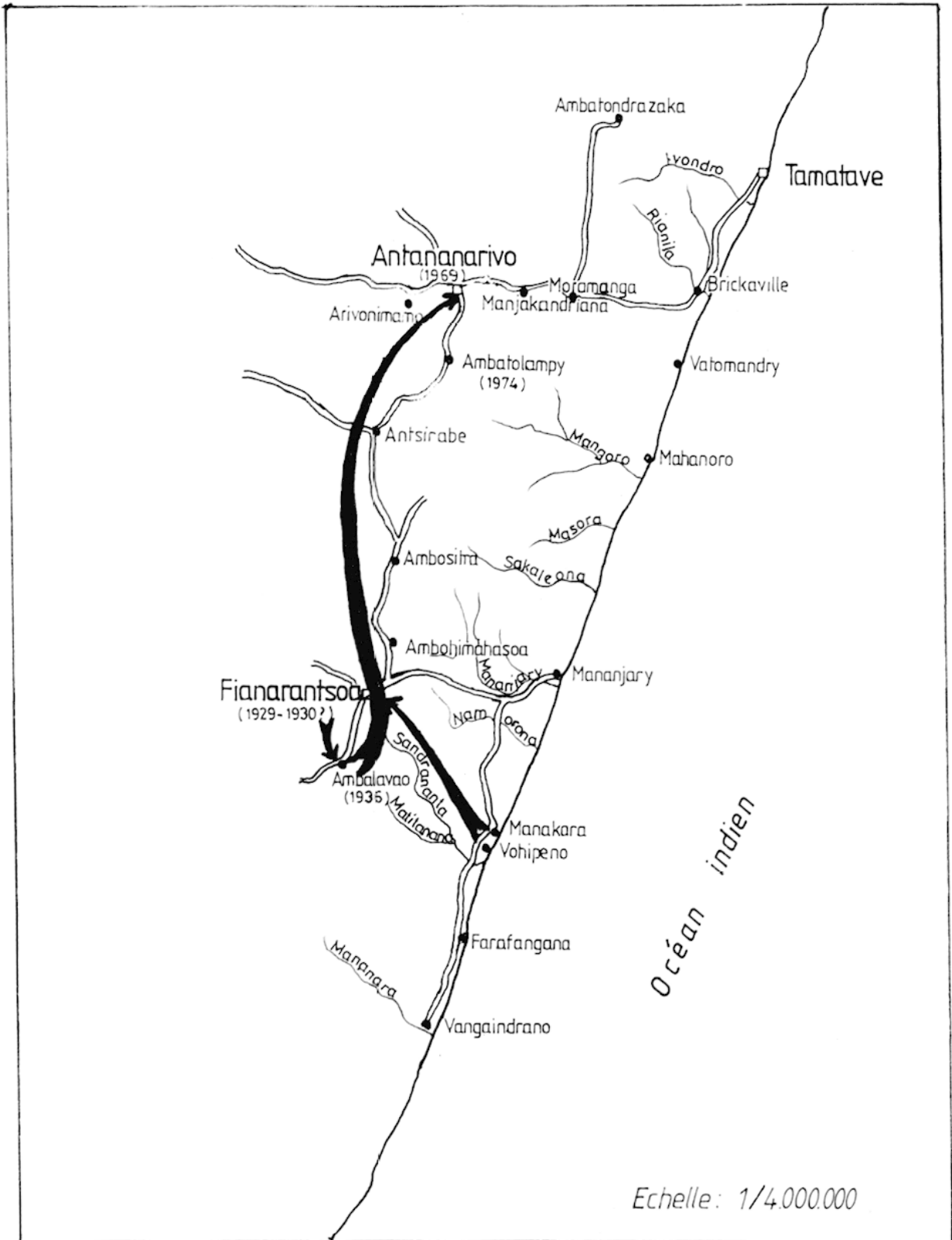
Les Zafi-Raminia qui sont «d'une origine au moins partiellement indienne» (7), ont fait largement usage du papier, et pourraient l'avoir introduit dans la région où il continue actuellement à être fabriqué selon la technique traditionnelle. Or les recherches récentes ont montré qu'il n'existe sans doute pas une seule solution au problème des Islamisés qui ont peuplé le Sud-Est malgache, mais plusieurs; l'usage qu'on a fait du papier dans cette région est sans doute le résultat d'une rencontre entre différentes cultures dont on commence à percevoir les apports respectifs.

On évoque parfois aussi l'archipel des Comores comme origine possible du papier Antemoro. Il faudra d'abord faire des investigations sur ces îles, où semble-t-il, le papier est fabriqué aussi selon les anciennes chroniques européennes (8). Quelques témoins ont pourtant signalé un phénomène assez surprenant; l'importation précoce de ce produit en quantités importantes mais dont on ne signale pas l'usage. C'est le cas, par exemple, de Philippe Terri qui visita la Grande Comore en 1615 et fait la remarque suivante : «Nous lui (le roi) donnâmes en retour des présents dont il fut satisfait, et qui se réduisaient à du papier et à quelques menus objets...quelques-uns de nos gens eurent des pièces de 58 sols pour des morceaux de papier et quelques perles de verre. Nous ne pûmes savoir à quel usage ils destinaient ce papier» (9). Pieter van den Broecke assure même avoir acheté un boeuf en échange d'«une main de papier» (10).

A Madagascar même, nous sommes également loin de disposer de certitudes. On ignore, par exemple, où et par qui le papier a été fabriqué pour la première fois. On peut tout au plus citer les régions du Sud-Est touchées par la venue des Zafi-Raminia : la vallée du Matitanana, berceau des Antemoro et le pays Antanosy plus au sud. Les Antemoro et les Antanosy ont conservé leurs traditions sur des manuscrits écrits en caractères arabes, mais en langue malgache. Les premiers ont donné leur nom au papier (11), mais l'usage en est presque identique chez les uns comme chez les autres. On peut donc penser que c'est uniquement un hasard de l'histoire qui fixa la terminologie.

Quant à la date d'apparition du papier dans l'île, on peut la situer

DIFFUSION DU PAPIER ANTEMORO DEPUIS LE SUD-EST



approximativement au moment de l'arrivée des Islamisés, notamment de ceux qui ont développé une culture originale inspirée de l'Islam, et faisant un usage presque quotidien de l'écrit. Cette date remonterait au XII^e ou au XIII^e siècles. Des livres confectionnés avec le papier traditionnel sont conservés dans diverses bibliothèques, à Madagascar même, mais aussi en Europe (12). Les plus anciens dateraient du XVII^e siècle, et sont actuellement conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris (13).

Fabrication et usage traditionnels du papier

Le papier qu'on appelle actuellement «Antemoro», est encore fabriqué dans sa région d'origine, c'est-à-dire la région de Vohipeno, par la communauté qui lui a donné son nom; certes, le procédé de fabrication n'est pas connu de tous, mais il n'est pas moins considéré comme partie intégrante du patrimoine culturel de la communauté. Même parmi ceux qui, loin du pays, gagnent leur vie de cette activité, rares sont ceux qui ont souvenance, ou connaissance de la technique originelle. Celle-ci consiste à creuser un trou rectangulaire à fond plat à même le sol et à couvrir le fond de feuilles de bananier ou de *ravinala*; cette couverture est destinée à donner au papier son aspect lisse. La pâte noyée dans de l'eau est ensuite versée dans le trou; l'eau s'infiltré dans le sol alors que la pâte, préalablement étalée sur la surface de la feuille de bananier, ou de *ravinala*, est mise à sécher. Aujourd'hui comme naguère, l'écorce du *havoha* (14) constitue la matière première servant à la pâte. Bien entendu, l'ignorance de cette technique traditionnelle peut venir en partie du fait qu'à Vohipeno, comme ailleurs dans le Sud-Est, on fabrique du papier lorsqu'on en a besoin, c'est-à-dire lorsqu'on veut recopier un manuscrit.

Mises à part les informations sur la fabrication traditionnelle fournies par certains initiés, l'on peut encore en avoir une certaine idée d'après les anciennes descriptions faites par des Européens. Flacourt reste encore sur ce plan notre témoin privilégié; voici ce qu'il écrit : «Leur papier se fait avec la moyenne escorce d'un arbre qui se nomme Avo, laquelle est fort douce, de laquelle aussi les Matatanois font des pagnes pour se vestir qui sont fort douces, et approchent de la douceur de la soye. Le papier se fait presque de la sorte que l'on fait en France d'appareil. Il est jaunastre; mais il ne boit point, pourveu qu'estant fait, l'on mouille les feuilles dans la decoction de ris, pour le coller, puis apres l'on le lisse quand il est secq. L'on fait bouillir l'espace d'un jour cette escorce dans un grand chaudron avec une tres forte lessive de cendres; apres l'on lave ces escorces ainsi pourries dans de l'eau bien claire et nette, et avec un chassis fait avec de certains petits roseaux délicats qui se touchent l'un l'autre, l'on prend de cette bouillie, laquelle on laisse un peu esgouter, et on la verse sur une feuille de balisier frottée avec un peu d'huile de Menachil on la laisse seischer au soleil, et aussitost chaque feuille estant seiche : on la laisse pour s'en servir au besoin» (15). Soulignons d'ores et déjà la

similitude que Flacourt constate entre cette technique, et celle qu'on appliquait en France à l'époque; elle n'est pas de nature à nous surprendre, puisque les deux ont dû avoir une origine commune : la Chine.

Il serait utile de s'arrêter rapidement sur la matière première qui a servi et qui sert encore à la fabrication du papier. Pour pouvoir résister à tant de siècles, il aura fallu à l'écorce du *havoha* des qualités que l'on ne retrouve que très rarement chez d'autres espèces. Ce qu'on appelle communément le *havoha* ou *avoha* appartient à la famille des Moracées ⁽¹⁶⁾ qui comprend aussi le figuier et surtout le mûrier qui est utilisé en Extrême-Orient pour la fabrication du papier. On le trouve un peu partout le long de la côte Est; seule la couleur de la pâte qu'il fournit diffère légèrement. Celui de la région de Tamatave donnerait une pâte beaucoup plus claire, donc un papier nettement plus blanc. Actuellement on cherche à obtenir le même résultat avec des produits chimiques. L'arbuste lui-même semblerait pousser mieux lorsqu'il est isolé que lorsqu'il se trouve en forêt avec d'autres plantes; la régénération serait également assez rapide. La partie intérieure de l'écorce, une fois débarrassée de sa couche de protection extérieure, présente des fibres assez longues et résistantes, faciles à carder. Elle a en outre d'autres qualités, notamment une grande richesse en tanin qui est une substance très utile pour la fabrication du papier; d'abord c'est un astringent et ensuite, c'est un liant naturel qui permet de coller les fibres les unes aux autres même après lavage.

Les opérations décrites par Flacourt ont pour but d'isoler les fibres, de les assouplir et enfin d'ôter toutes les substances inutiles qu'une bonne cuisson peut facilement dégager. Ni le mortier, ni le maillet qu'on utilise aujourd'hui n'arrivent cependant à réduire les fibres et à les uniformiser, ce qui donne au papier son aspect grossier. On y a cherché un certain exotisme, ce qui explique le succès que connaît même aujourd'hui le produit de l'écorce. Ceux qui jadis se servaient de ce type de papier, utilisaient au contraire la face lisse pour écrire. Chacun y trouve satisfaction à sa manière.

L'historien qui doit travailler aujourd'hui sur des manuscrits Antemoro, doit d'abord s'attacher à observer le papier sur lequel son texte est écrit. Il est en effet possible de distinguer sur l'une des faces les traces, soit des fils d'un tissu, soit de la feuille de bananier utilisée comme support; l'observation de la texture même du papier peut fournir des indications intéressantes.

Jadis, le caractère religieux et magique du *Sora-be* conférait du même coup au papier qui lui servait de support un usage assez limité, voire réglementé, bien décrit dans les textes anciens : «Lorsqu'il y a quelques malades, écrit Flacourt, ils [les *ombiasy*] écrivent certains mots particuliers sur du papier puis lavent l'encre, destrempent le mot avec de l'eau, et font avaler cette eau au malade....Et quand le malade ne guerrit point, ils leur font croire qu'ils ont manqué à quelque chose et ainsi recommencent de plus belle

jusqu'à ce que le malade soit mort ou guéry...» (17). Le pouvoir des mots inscrits sur le papier est bénéfique ou maléfique suivant le cas, et peut être utilisé pour la protection de la communauté contre les calamités (18). Aujourd'hui, bien sûr, le papier est à peu près complètement désacralisé.

L'utilisation la plus classique du papier demeure la confection de livres qui servent à conserver, notées en caractères arabes, toutes sortes de traditions propres à la communauté : listes généalogiques, recettes médico-magiques, recueils d'astrologie ou de théologie, etc... On ne s'étonne donc pas si la technique a été gardée dans un secret relatif, au même titre que les traditions qu'elle permet de conserver. Les manuscrits Antemoro ont gardé leur caractère sacré aujourd'hui comme autrefois; ils sont conservés dans un étui en vannerie, le *sandrify*, par le dépositaire ou *katibo*, qui est en même temps le gardien (19).

On s'est parfois demandé comment la fabrication du papier Antemoro était parvenue jusqu'à nous. Cette courte description peut déjà nous fournir une réponse partielle; c'est parce qu'il s'agit d'une technique créée pour répondre à un besoin et que ce besoin a toujours été senti depuis lors avec la même intensité, sinon avec une intensité accrue. Il s'agit d'un besoin de l'écrit et du sacré, intimement liés chez les Antemoro. Ni l'apparition du papier européen, ni celle de la religion occidentale n'ont pu supplanter le papier traditionnel et le *Sora-be*.

L'aventure du papier sous la colonisation

Le papier Antemoro aura évolué durant des siècles avec apparemment une égale vitalité si l'on en croit les témoins qui l'ont connu. Nous retrouvons en 1921, une description dont les termes correspondent à celle que nous a laissée Flacourt, à quelques détails près (20). La technique a dû connaître une époque difficile, lorsqu'en 1869 fut publiée une ordonnance royale exigeant la destruction des *sampy*, ou de tout ce qui pouvait être considéré comme tel; parmi les objets détruits, on cite les «charmes» qui protégeaient les familles ou la communauté. On continuait pourtant à conserver précieusement les fameux manuscrits un peu partout, donc à fabriquer du papier pour les copies.

De leur côté, les nouveaux maîtres de l'île semblent manifester un intérêt certain envers un produit de l'artisanat malgache qui ne manque pas d'originalité. L'Exposition Coloniale de 1931 à Paris accrût cet intérêt; les échantillons du fameux papier présentés à cette occasion auraient attiré l'attention du public français, tout comme celle des autorités coloniales. Mais il faudra attendre une date plus récente pour expliquer la fortune qu'allait connaître notre papier.

Un tournant décisif survient entre les deux guerres. Deux hommes vont jouer un rôle important : Pierre Mathieu, un Français, et Rangahy Armand,

un Malgache, d'origine Antemoro. «Armand», comme l'appellent la plupart des anciens ouvriers d'Ambalavao, vit le jour dans la région de Vohipeno, plus précisément à Mahasoabe. Il aurait appartenu au «clan» Antemahazo (21). Très jeune encore, il entre au service d'un colon français établi depuis peu dans l'île, et propriétaire d'une concession à Andemaka, un certain Pierre Mathieu. Il serait intéressant de savoir comment le jeune homme avait appris à fabriquer du papier; or, nous n'avons qu'une indication assez hypothétique. Un certain Iabanimpitaka, de Vohibory, lui aurait dévoilé le «secret» (22). Quant à Pierre Mathieu, c'est au départ un planteur de café qui s'intéressa très tôt au papier sur lequel les Antemoro conservaient leurs traditions. Il sut saisir l'opportunité qui s'offrait à lui lorsqu'il apprit qu'un jeune homme travaillant dans sa concession était au fait de la méthode de fabrication. C'est à Elokia, près d'Andemaka que Rangahy Armand aurait montré à son maître comment se fabriquait le papier traditionnel; tous deux entreprirent ensemble une série d'expériences, sans doute vers le début des années 30. Celles-ci ayant été concluantes, Mathieu créa un petit atelier à Manakara mais les feuilles mettaient beaucoup de temps à sécher dans une région où les pluies sont fréquentes. L'atelier se déplaça donc à Fianarantsoa, puis finalement à Ambalavao, où la matière première pouvait plus facilement et plus rapidement parvenir depuis la région de Fort-Dauphin. On s'installa dans une ancienne conserverie désaffectée, en un endroit qui prit à cette occasion le nom d'*Ambalataratasy* (23); c'est-à-dire «parc-à-papier» (ou «parc où l'on fabrique du papier»). La création de cet atelier date de 1936; le papier alors produit est un papier uni, destiné semble-t-il avant tout au marché malgache. Rangahy Armand devint tout naturellement le premier contremaître ou «commandeur» de Pierre Mathieu, et phénomène colonial tout à fait classique, il fut chargé du recrutement de la main d'oeuvre. On n'est donc pas surpris d'apprendre qu'un nombre relativement important d'ouvriers Antemoro travaillaient à la fabrique. A côté d'eux, on trouvait aussi beaucoup d'Antandroy et déjà quelques Betsileo.

L'effectif des ouvriers devait être de 300 personnes environ, travaillant régulièrement, et produisant quotidiennement 1500 feuilles au total (24). Les anciens ouvriers nous ont signalé qu'à «la tâche» (*latasy*), un homme avait à s'occuper de 12 «cadres» par jour, ce qui donne une moyenne beaucoup plus élevée. Le travail était «semi-industrialisé» puisqu'on utilisait un broyeur, un mélangeur de pâte, et toute une batterie de fours pour la cuisson de l'écorce. La méthode fut bien sûr mise au point afin de produire vite et en grande quantité; au lieu du traditionnel trou creusé dans le sol, on fabriqua une cuve étanche d'où l'on pouvait faire sortir l'eau progressivement. A la place de la feuille de bananier ou de *ravinala*, on utilisa un cadre en bois sur lequel était tendu un tissu (généralement en *soga*), et qui servait de support au papier. Rangahy Armand recrutait les ouvriers, mais il les initiait également à la nouvelle technique, et constituait les équipes de travail (25).

La fabrique recevait de grosses commandes provenant des maisons de commerce d'Antananarivo; elle fournissait du papier de correspondance, du papier d'emballage pour les cigarettes, et les produits de confiserie (26). Des témoins qui ont vécu cette période affirment même que durant les moments difficiles de la Guerre, marqués par une longue pénurie, le papier Antemoro servit à la fabrication de cahiers d'écolier. Un fabricant d'Antemoro nous a assuré également qu'à la même époque, dans son pays natal, à Vohipeno, on fabriquait artisanalement des cahiers pour les écoliers. Que ces affirmations soient fondées ou non, il est déjà possible de conclure qu'avec la création d'un atelier à Ambalataratasy, le papier *satari* est devenu un produit utilitaire, ayant perdu du même coup de son caractère sacré. Sans doute pourrait-on souligner que sa diffusion parmi les Malgaches restait encore relativement limitée; toujours est-il que le mouvement est désormais irréversible et témoigne de la récupération d'une forme d'activité artisanale indigène. Celle-ci a donné naissance à une entreprise coloniale utilisant une main-d'oeuvre nombreuse, et cherchant le profit avant tout. Le phénomène n'est pas nouveau et l'on a déjà évoqué ici le cas du travail du fer en pays Betsileo (27). Entre les deux exemples, la différence est grande cependant, car si les produits de la forge étaient accessibles à tous, donc commercialisables avant la colonisation, le papier ne se fabriquait qu'en cas de besoin, et n'était donc pas un objet de commerce.

L'entreprise recevait des commandes de plus en plus importantes et une nouvelle fabrique fut créée à Ambalavao même, où Mathieu venait d'obtenir une concession importante. Pendant un certain temps, les deux ateliers fonctionneront ensemble jusqu'en 1967, date de la fermeture d'Ambalataratasy. Une nouvelle étape est franchie vers la fin, sinon au lendemain de la Guerre; s'inspirant d'un procédé couramment utilisé en France, Mathieu commence à fabriquer du papier décoratif en incrustant dans la pâte des feuilles mortes. Au début il utilise des feuilles de fougère et des graminées faciles à trouver. Le domaine décoratif se trouve ainsi ouvert à un produit naguère essentiellement utilitaire. Par contre coup, la fabrication entraîne l'abandon du papier uni. On peut se demander si la reprise des activités industrielles en Europe après la Guerre n'a pas causé le déclin des produits d'Ambalavao, et si la reconversion n'a pas été dictée par des impératifs économiques. Cette période d'après-guerre apporte aussi un autre événement : la mort de Mathieu en 1948 (28). Apparemment, le fonctionnement de l'entreprise n'en fut pas perturbé, Rangahy Armand étant au fait des aspects techniques et pratiques. L'atelier produit désormais principalement des tableaux de différentes dimensions qui ont trouvé leur utilisation dans quelques domaines : paravents, garniture pour surfaces vitrées. Une nouvelle carrière venait ainsi de commencer pour le papier Antemoro, qui devait continuer jusqu'à nos jours, mais avec des périétés diverses.

Pour comprendre l'épisode suivant, il convient de rappeler qu'au cours

de la période coloniale, la fabrication du papier traditionnel était restée une manière de monopole de la famille Mathieu. Ce type de papier avait été en effet l'objet d'une «marque déposée» en faveur des fabricants d'Ambalavao (29) et le monopole fut respecté tout le temps que dura la situation coloniale. Les choses allaient rapidement changer au lendemain de l'indépendance.

La diffusion du papier Antemoro à Antananarivo

Si l'indépendance a favorisé la création d'ateliers de fabrication hors d'Ambalavao, c'est moins à cause d'une conjoncture politique nouvelle, qu'en raison d'un concours de circonstances favorables.

D'abord, il faut bien admettre que si pendant vingt années les Mathieu ont réussi à conserver leur monopole, c'est parce qu'ils sont parvenus à maintenir un certain consensus avec ceux qui travaillaient dans leur entreprise, ceux notamment qui connaissaient les techniques de fabrication et les sources de matière première. Il s'agit de Rangahy Armand et de sa famille qui jouissaient alors d'une situation différente, légèrement privilégiée par rapport aux autres ouvriers. Le «commandeur» avait encore gardé des attaches familiales dans le Sud-Est et pouvait faire venir la précieuse écorce de *havoha* au besoin; il ne l'avait pas fait, mais ses enfants le firent lorsque les rapports avec les propriétaires de l'atelier eurent changé. C'est ce qui se passa lorsque Madame Mathieu déjà âgée se trouva seule à la tête de la fabrique; la mort de Rangahy en 1967 accéléra le changement. La condition des enfants de ce dernier semble s'être dégradée, tandis que d'autres personnages, des Français comme des Malgaches, commençaient à s'intéresser aux activités de la petite entreprise....

On pourrait évoquer l'action de certains ressortissants français établis en pays betsileo depuis la colonisation et dont certains faisaient partie de l'entourage des Mathieu. Ce fut le cas, par exemple, d'un certain Marcel Chazotte dont le rôle est assez ambigu et qui créa son propre atelier à Fianarantsoa avec l'aide d'un fils d'Armand, Boba Pierre qui avait été auparavant au service des propriétaires d'Ambalavao. Il s'en suivit un procès intenté par ces derniers en 1968, dont les péripéties nous intéressent moins que l'issue : en définitive, le tribunal de Fianarantsoa statua, contre toute attente, en faveur des accusés. N'importe qui, désormais pouvait monter un atelier et le centre principal de la production se déplaça lentement d'Ambalavao vers Antananarivo.

Boba Pierre, transfuge d'Ambalavao, s'installa d'abord à Fianarantsoa. Après le fameux procès, il fut contacté par une personnalité malgache qui lui proposa de s'installer dans la capitale et d'y fonder un atelier (30). A son beau-frère Mandrosomanana (31), il enseigna le procédé de fabrication appris à Ambalavao, et ouvrit avec lui, dans la banlieue d'Antananarivo (à Andron-dra), en 1969, un premier atelier. En même temps, se mettait en place un circuit de transport de la matière première jusqu'aux nouveaux lieux de fabrica-




tion. L'association ne semble guère avoir satisfait les deux fabricants, qui très tôt, songèrent à s'installer à leur compte. C'est ainsi qu'ils ouvrirent l'atelier d'Ambodimita ⁽³²⁾ qui ne comprenait à l'époque qu'une seule cuve et quelques cadres, le tout monté selon les modèles conçus par Mathieu. Parallèlement Androntra continua à fonctionner.

Ces premiers ateliers installés dans la capitale jouent un rôle assez particulier dans la mesure où ils ont accéléré la diffusion de la fabrication. Dans un premier temps, les propriétaires recrutent sur place une main d'oeuvre composée exclusivement d'émigrés Antemoro, puis d'Ambaniandro. Les ouvriers s'initient rapidement à la technique du papier, se mettent aussi au courant de la manière dont on se procure l'écorce; beaucoup d'entr'eux parviennent ainsi à monter leur atelier en débutant très modestement. Le phénomène est d'autant plus courant que presque tous les ateliers fonctionnent à la commande, recrutant un personnel temporaire relativement important à certains moments, vers la fin de l'année notamment à l'approche des fêtes. Ce personnel est libéré dès que les grosses commandes se trouvent satisfaites. La diffusion du papier Antemoro dans la capitale ne nous surprend donc pas, elle se produit par essaimage autour des premiers ateliers, d'abord à Itaosy où s'est déplacé l'ancien atelier d'Androntra, et sur la route d'Ivato autour de la fabrique de Mandrosomanana et de Boba Pierre ⁽³³⁾. En même temps, d'autres transfuges d'Ambalavao arrivent et s'installent parfois pour quelques mois. D'autres fabricants de la capitale s'inspirent de leur côté de la méthode nouvellement introduite pour créer d'autres types de papier qui connaissent un succès certain.

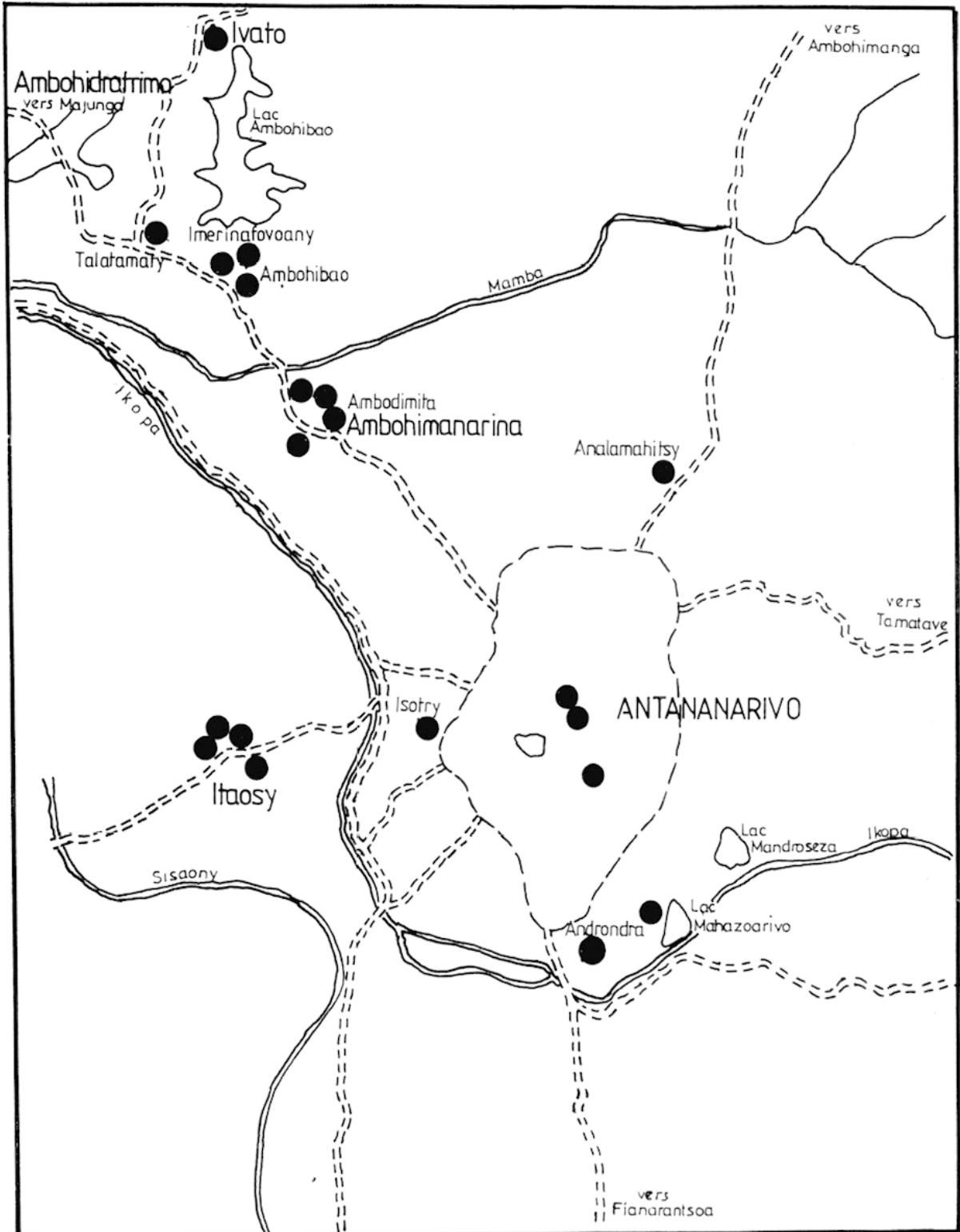
La première des «variantes» du papier *Satari* est ce que ses inventeurs ont appelé *Sotra*; la matière première utilisée serait la tige de manioc, mélangée avec des produits destinés à blanchir les fibres et à les coller les unes aux autres ⁽³⁴⁾. Le papier ainsi fabriqué est très cassant et très blanc, et se vend nettement plus cher; plus d'un n'y trouverait plus l'exotisme du papier traditionnel qui résidait précisément dans la couleur et dans l'aspect fibreux, proche de l'état de l'écorce. Le papier *Hatso* ⁽³⁵⁾, fabriqué à l'aide des résidus de coton brut, constitue une autre variante intéressante; l'inventeur a compris l'usage qu'il pouvait faire des fibres de coton à la fois très longues et très blanches. Un problème cependant : le coton ne comporte pas de résine, il fallait donc mélanger de la colle à la pâte. Le *Hatso* présente une plus grande solidité par rapport aux autres papiers; utilisé pour la fabrication d'abat-jour ou de paravents, il fait nettement mieux ressortir les fleurs ou les feuilles incrustées dans la pâte; en plus, les longues fibres de coton retiennent mieux la décoration, et présentent une plus grande souplesse.

Les papiers décoratifs inspirés du traditionnel *Satari* sont définitivement intégrés dans le circuit économique. La fourniture de l'écorce de *havoha* aux centres de production fait vivre des familles à Fort-Dauphin, à Toamasina,

IMPLANTATION DES ATELIERS DE PAPIER ANTEMORO A ANTANANARIVO

-  limite de l'agglomération tananarivienne
-  route
-  riviere

Echelle : 1/ 100.000



comme à Mananjary. A Antananarivo depuis 1970, la fabrication traditionnelle du papier est devenue un véritable artisanat qui occupe une main d'oeuvre relativement nombreuse. Des ateliers continuent à naître un peu partout dans la capitale, stimulés par la demande d'une clientèle sûre; désormais il n'existe presque plus de restriction dans cette activité devenue lucrative et qui n'a pas fini de surprendre par sa vitalité.

Le papier Antemoro aujourd'hui

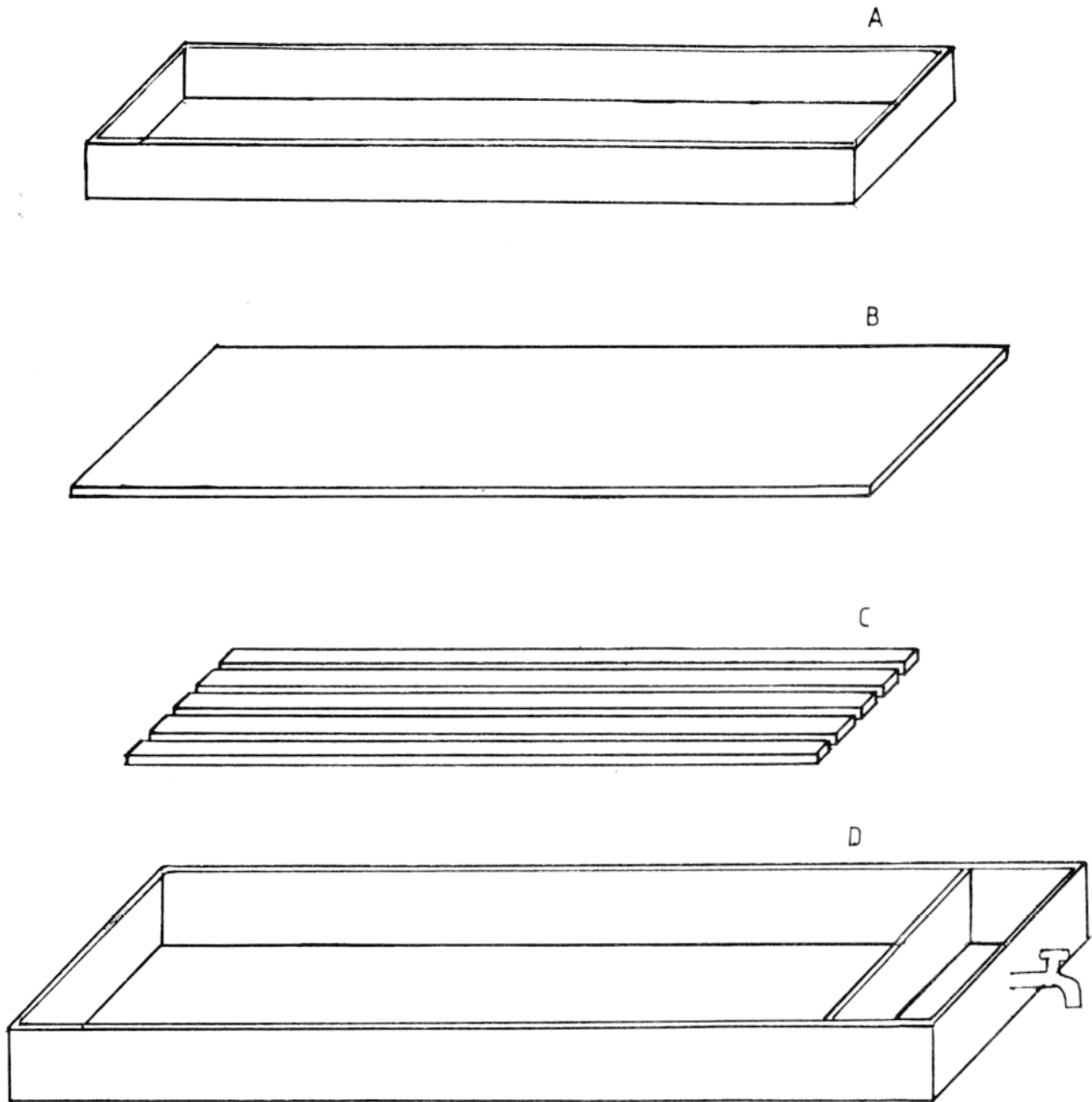
Les principales phases de la fabrication telles qu'elles apparaissent aujourd'hui correspondent pourtant encore en gros aux opérations décrites par Flacourt au XVII^e siècle : préparation de l'écorce par cuisson et macération, puis étalement de la pâte dans un moule rempli d'eau. Beaucoup de choses ont changé, bien sûr, conformément aux nouvelles préoccupations des fabricants.

Pour les fournisseurs de *Kalapaka* ⁽³⁶⁾, la demande a considérablement augmenté depuis une décennie environ. Dans la capitale même, un ancien fabricant s'est reconverti et se consacre exclusivement à la vente des écorces, mais il n'est pas le seul distributeur; les fabricants d'Ambodimita possèdent leur propre fournisseur et s'organisent entre eux ⁽³⁷⁾. Malgré cela, le ravitaillement en écorce constitue un problème majeur, compte tenu de l'augmentation rapide du nombre des ateliers, consécutif à une demande extérieure toujours croissante.

La préparation de la pâte s'est considérablement modifiée; depuis le temps où l'écorce était mise à bouillir dans une décoction de cendres, on a découvert le rôle que peuvent jouer certains produits chimiques, notamment pour débarrasser les fibres de leur teinte brunâtre, et pour les blanchir artificiellement. La plupart des fabricants utilisent couramment, pour la cuisson et pour le lessivage, de la soude caustique et de l'eau de Javel. Le maillet a d'autre part définitivement remplacé le mortier; les fibres conservent mieux leur longueur et retiennent davantage les feuilles et les fleurs servant à la décoration.

Le moulage également constitue une découverte importante : grâce à deux pièces maîtresses, une cuve rectangulaire et un cadre, il se trouve aujourd'hui amélioré et accéléré. On peut attribuer cette découverte aux Mathieu qui ont pu s'inspirer des méthodes européennes. L'utilisation de la cuve et du cadre a deux gros avantages; d'abord il est possible de retenir l'eau aussi longtemps qu'on veut et de mesurer sa vitesse de sortie. On règle à la main l'épaisseur de la feuille, et la disposition de la décoration; une case aménagée à l'une des extrémités ⁽³⁸⁾ amortit la sortie de l'eau et empêche que la pâte ne soit précipitée vers le robinet. Une fois l'eau évacuée, la pâte se dépose sur le tissu couvrant le cadre en bois et constitue désormais le papier que le

FABRICATION DU PAPIER ANTEMORO



A : Serre-cadre
B : Cadre tendu de tissu

C : Assemblage de lattes
D : Cuve avec robinet

fabricant doit ensuite mettre à sécher.

Les recherches des fabricants tendent surtout à blanchir le papier produit, mais aussi à accélérer la production; seules les opérations faites à la main échappent encore à cette tendance dans la mesure où en elles réside le caractère artistique de celle-ci. La composition du décor varie d'une feuille à l'autre, ainsi que la disposition des tiges, des feuilles, et des fleurs (39). Selon le besoin, on s'efforce de varier l'épaisseur de la feuille; certains fabricants produisent par exemple des tableaux unis très épais, et dont les motifs apparaissent en relief (40).

De nos jours, la plus grosse part de la production se répartit entre quatre fabriques :

- celle des Mathieu à Ambalavao,
- celle de M. Mandrosomanana (gendre de Rangahy Armand) à Antananarivo-Ambodimita,
- celle de M. Iabanitanana, à Antananarivo-Talatamaty,
- celle de M. Tsitelanony, à Antananarivo-Isotry.

Evidemment, Antananarivo a largement dépassé Ambalavao, surtout si l'on tient compte des petits ateliers qui fonctionnent épisodiquement. Rien que dans la capitale, on peut compter une vingtaine de fabricants d'importance très inégale; la plupart d'entr'eux travaillent à la commande. Les moyens dont ils disposent varient considérablement; entre les cuves perfectionnées, entièrement plastifiées de l'atelier de Talatamaty appartenant à M. Iabanitanana, et les cuves faites à la hâte d'un assemblage de planches qu'utilisent certains fabricants, il y a de grosses différences. A Antananarivo, deux caractéristiques frappent l'observateur : la dimension généralement familiale de l'atelier, et ensuite le fait que la grande majorité des fabricants sont des Antemoro.

Les deux phénomènes sont peut-être liés. La fixation d'un Antemoro dans un quartier de la capitale entraîne généralement la venue d'un ou de plusieurs membres de sa famille; lorsqu'une fabrique naît dans ce cas, c'est parfois dans un quartier où vit déjà une famille presque entière. Le cas de l'atelier de Talatamaty constitue un exemple significatif. Le fondateur M. Iabanitanana, un Antemoro originaire de Vohitrاندriana, a d'abord exercé d'autres métiers dans la capitale, tout en ayant hérité de ses ancêtres la technique de fabrication du papier traditionnel. Lorsque fut fondé en 1969-70 le premier atelier à Antananarivo, il décida de s'en inspirer; aidé par sa propre famille il débuta en 1972 avec une seule cuve encore rudimentaire dont le calfatage était en goudron. Aujourd'hui, il possède les cuves les plus perfectionnées que nous ayons vues, mais ne comportant qu'une seule case, à la différence de celles d'Ambalavao (41). Les autres ateliers d'Antananarivo n'ont certes pas les

mêmes dimensions, mais gardent le même caractère familial; autour d'Itaosy, comme autour d'Ambodimita, d'anciens ouvriers de M. Tsitelanony, et de M. Mandrosomanana entreprennent de créer de nouveaux ateliers toujours du même type, mais il s'agit cette fois de Merina qui, attirés par ce nouveau gagne-pain, vendent eux-mêmes leur production à Analakely.

La fabrique d'Ambalavao semble prendre un nouveau départ sous la direction de M. Christian Ragon devenu gérant, après une période assez sombre (42); elle travaille bien sûr pour des commanditaires intérieurs, mais en France, un héritier de la famille Mathieu, résidant à Bordeaux, s'occupe de la vente en Europe de la production de l'atelier, ce qui confère une plus grande régularité au fonctionnement de celui-ci. Un des fils de Rangahy Armand, Jean-Claude, y est toujours employé comme «commandeur», perpétuant ainsi la fonction dans la même famille, et ce depuis plus de quatre décennies (43). Les installations se trouvent toujours sur l'ancienne concession, mais les édifices de la première fabrique ont été abandonnés pour des bâtiments neufs. L'entreprise n'a plus ses dimensions d'antan, mais elle tient une bonne place dans l'artisanat malgache.

Le problème des débouchés se pose bien sûr aujourd'hui de manière beaucoup plus sensible que naguère, en raison notamment de l'augmentation du nombre des fabricants; la diversification de la production résoud partiellement ce problème. En même temps, le Centre National de l'Artisanat Malgache (CENAM) s'efforce de rechercher des acheteurs Outre-mer, et de les mettre en contact avec les producteurs groupés en association. Cet effort devrait inévitablement contribuer à une plus grande diffusion, et à une meilleure connaissance du papier Antemororo; le résultat semble être déjà acquis à Madagascar. Depuis une décennie environ l'usage du papier décoratif traditionnel est entré dans les moeurs et surtout depuis quelques années, il a gagné une plus large clientèle malgache.

L'aventure du papier *Satari* est certainement beaucoup plus riche en péripéties que ne le montre cette étude. Sans préjuger des nouvelles lumières que pourraient apporter d'autres sources à découvrir, on peut cependant distinguer trois grandes phases dans l'histoire de cette technique traditionnelle : une première phase pendant laquelle le papier est utilisé exclusivement dans le domaine magico-religieux; l'introduction des caractères latins dans l'île et le développement de l'écrit, ne semblent pas avoir changé cet état de choses. Il est fort étonnant que l'administration malgache du XIX^e siècle pourtant grosse utilisatrice de papier n'ait pas remarqué le *satari* déjà fabriqué dans le Sud-Est, préférant recourir à de coûteuses importations. La deuxième phase débute vers 1930 environ en pleine période coloniale; le papier traditionnel exploité à des fins commerciales par un colon français trouve d'abord son usage dans un domaine tout à fait utilitaire (emballage de cigarettes et de produits de confiseries, etc...), mais il tire bientôt son originalité sinon son succès

de son caractère «exotique». Les nouveaux fabricants qui ont ravi le «secret de la fabrication» aux Antemoro ont pris soin de laisser à leur objet son aspect rudimentaire, en utilisant la même matière première (l'écorce du *havoha*), et en s'inspirant de la technique traditionnelle; celle-ci s'assouplit et s'améliore par l'utilisation de cuves et de cadres mobiles. On se demande encore aujourd'hui quelles ont été les raisons profondes qui ont entraîné ce revirement de l'après-guerre, qui a fait du papier Antemoro un article décoratif très apprécié. Nous entrons alors dans une troisième phase qui va jusqu'à nos jours, et qui se caractérise par l'introduction de feuilles et de fleurs dans la feuille de papier. L'horizon ainsi ouvert est très étendu et peut encore s'enrichir considérablement.

Mais présentée ainsi, l'histoire du papier Antemoro est trop simple et cache les changements profonds dans les motivations qui ont présidé à la fabrication. Les deux dernières phases décrites ont en commun d'être dominées par la recherche du profit, ce qui les oppose à la première. On ne manque pourtant pas de trouver un parallèle entre l'attitude des anciens dépositaires Antemoro de la technique, et les premiers fabricants d'Ambalavao : si les premiers protégeaient leur «secret», les seconds défendaient leur «marque». Les changements survenus au cours des dix dernières années constituent un tournant irréversible, dans la mesure où ils ont fait du papier Antemoro un gagne-pain pour des fabricants malgaches et un objet banal de consommation pour les acheteurs.

NOTES

1. Sur la langue des *Sorabe*, ou arabico-malgache, voir en particulier de G. Julien : «Pages Arabico-Madécasses», in *Annales de l'Académie des Sciences Coloniales*, tomes I, II, III, Paris, 1929, 1933, 1942, et surtout, de Gabriel Ferrand : «Généalogies et légendes arabico-malgaches d'après les manuscrits antaimorona» in *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Paris, 1912; la légende de Raminia, d'après le manuscrit arabico-malgache de la Bibliothèque Nationale de Paris a été rééditée dans *Taloha-6*, Antananarivo, 1974. Ce dernier travail offre de nombreuses indications bibliographiques auxquelles on peut se référer pour plus de détails.
2. H. Deschamps et S. Vianes, *Les Malgaches du Sud-Est*, Paris 1959, p. 33.
3. La fabrication du papier inventée en Chine sous les Han postérieurs, puis améliorée par la suite s'est acheminée vers l'Ouest par Samarkand, Bagdad, Damas, avant de gagner l'Égypte

- et l'Afrique du Nord, et de là l'Espagne musulmane (X-XI^e siècles); cf. Gernet (J.), *Le monde Chinois*, Paris 1972, pp. 250-251.
4. Les Zafikazimambo viendront plus tard au XV^e siècle.
 5. Sur cette question on peut consulter J. Spencer Trimingham, *Islam in East Africa*, Londres 1964; notamment pp. 1-30.
 6. V. Belrose citant le témoignage de L. Mariano (1614), insiste sur cette ancienneté; cf. *L'imprimerie à Madagascar*, Antananarivo 1980, 15 p. ronéo – Nous sommes reconnaissant à l'auteur d'avoir bien voulu nous communiquer cet article.
 7. Ottino (P), *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l'océan Indien*, Antananarivo 1974, p. 28. L'itinéraire des Zafi-Raminia reste encore mal connu.
 8. V. Belrose, *Op. cit.*, p. 9.
 9. Relation de Philippe Terri (en 1615) in *C.O.A.C.M.-II*, p. 98.
 10. *C.O.A.C.M.-II*, p. 93 (mai 1614).
 11. Leur rôle sur le plan de la conception de l'organisation politique, par comparaison aux autres royaumes malgaches n'est pas négligeable.
 12. La Norvège vient de léguer un lot important de *Sora-be* à l'Académie Malgache; ces livres sont donc actuellement conservés à Tsimbazaza (Antananarivo).
 13. H. Deschamps, *Histoire de Madagascar*, Paris 1972, p. 52. Flacourt a consulté des manuscrits qui datent peut-être du début du XVII^e siècle, ou s'est fait tout au moins traduire certains textes par des Malgaches, comme en témoignent les chapitres qu'il intitule : «Traicté traduit de la langue Madecasse touchant la force et vertu de chaque jour de la Lune», et, «Traduction d'un autre traicté en langue Madecasse»; voir : *Histoire de la Grande Isle de Madagascar*, Paris, 1661, pp. 178-189.
 14. Voir plus bas, note 16.
 15. Flacourt, *Histoire...*, pp. 195-196.
 16. Le *havoha* porte des noms divers selon les régions d'origine. En pays Antemoro, il s'agit du Bosqueia Thouarsiana Cordemoy; cf. P. Boiteau, «Dictionnaire malgache des végétaux» in *Fitoterapia* Milan 1974, n° 6, 35 pp.
 17. Flacourt, *Op. cit.*, p. 189.
 18. L'exemple le plus intéressant est sans doute celui donné par V. Belrose (*Op. cit.*, p. 7) citant le témoignage d'H. Berthier (Cf. *De l'usage de l'arabico-malgache...*, Antananarivo 1934); dans la région d'Ivato (pays Antemoro), des formules magiques écrites sur du papier traditionnel auraient des vertus protectrices en faveur de la communauté.
 19. H. Deschamps et S. Vianes, *Op. cit.*, pp. 33-36.
 20. Voir Colançon : «Notice sur la fabrication du papier dit Antaimoro» in *Bulletin Economique*, 4^{ème} trim., Antananarivo, 1921, pp. 267-269. L'auteur utilise un terme qui est presque entièrement oublié aujourd'hui; il s'agit du mot *angoroza* qui nous semble désigner le cadre tendu de tissu (voir figure).
 21. Sur les Antemoro, voir A. Grandidier, *Ethnographie de Madagascar*, Paris 1904-1928, (4 tomes) et G. Ferrand, *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, t. I, Paris 1891; également H. Deschamps et S. Vianes, *Les Malgaches du Sud-Est*, *Op. cit.*
 22. Information fournie par les enfants de Rangahy Armand établis à Ambalavao.
 23. En souvenir de celui avec lequel il a longtemps travaillé P. Mathieu érigea à Ambalataratasy, une stèle commémorative portant l'inscription : «Armand B. Rangahy, Médaille du Travail Mahasoabe, Andemaka Vohipeno, 3. XI. 67 Mahasoabe».
 24. Chiffre fourni par M. C. Ragon, actuel gérant de la fabrique d'Ambalavao.
 25. D'anciens ouvriers d'Ambalataratasy nous ont fourni cette précision, et affirmé également que le «commandeur» effectuait des voyages à Ihosy ou plus au sud pour recruter de la main d'oeuvre, en particulier des Antandroy.

26. On sait qu'entr'autres, elle fournit pendant des années l'emballage des «Chocolats Robert» et des «Cigarettes Parlier» (qui deviendront plus tard les fameuses «Mélia»).
27. J. Fremigacci, «Ordre économique colonial et exploitation de l'indigène : Petits colons et Forgerons Betsileo (1900-1923)» in *Archipel* 11, Paris, 1976, pp. 177-222. «Une activité purement locale et fort peu capitaliste...» est devenue une entreprise très lucrative.
28. Le décès survient peu de temps après la naissance de Jean-Pierre Mathieu (1945). Rangahy Armand eut aussi un garçon en 1945, auquel il donna le même prénom; il s'agit de Pierre Boba qui jouera un rôle non négligeable dans la diffusion de la technique du papier hors d'Ambalavao.
29. Nous ignorons provisoirement la date de cette mesure, mais presque tous les fabricants actuels sont unanimes pour affirmer que naguère, seule la famille d'Ambalavao avait le droit de fabriquer le papier Antemoro.
30. Ce personnage d'origine Antemoro apporta les fonds nécessaires; actuellement il est propriétaire d'un atelier qui fonctionne assez bien.
31. Mandrosomanana avait épousé l'une des filles de Rangahy Armand : Christine.
32. Sur la route de l'aéroport d'Ivato.
33. Longeant l'axe routier qui conduit de la capitale vers l'aéroport, ce second centre comprend notamment Ambodimita, Ambohibao, Talatamaty et Ivato.
34. L'atelier de fabrication se trouve à Tsiatzotafy. Les fabricants n'ont pu nous fournir de plus amples informations, étant tenus par le secret professionnel; signalons cependant qu'ils ont commencé avec l'écorce de *havoha* avant de se convertir.
35. Base simple de *mangatsohatso*, c'est-à-dire d'une très grande blancheur.
36. Ecorce déjà débarrassée de sa croûte extérieure, et vendue au fabricant sous forme de boules.
37. Un kilogramme d'écorce coûte à Ambalavao 225 Fmg (4,50 FF), et peut produire 5 feuilles de papier (environ 2m20 x 1m50); à Antananarivo, le prix est un peu plus élevé.
38. Les cuves de l'atelier d'Ambalavao comportent deux cases, une à chaque extrémité.
39. A Ambalavao, c'est le commandeur qui dispose les tiges; les autres employés (généralement des femmes) s'occupent des fleurs.
40. Ces tableaux il est vrai sont extrêmement rares, nous en avons vu chez des particuliers.
41. On peut compter six cuves dans cette fabrique qui ne semble pourtant pas fonctionner au mieux de son rendement; en raison des difficultés de ravitaillement en écorce, le propriétaire envisage de tout transférer à Manakara.
42. Mme Mathieu déjà très âgée n'a pas réussi à continuer la gestion de son fils, entraînant le déclin, voire la faillite de l'entreprise.
43. Avant lui, deux autres fils de Rangahy Armand ont exercé cette fonction dont Boba Pierre, et Jacklin, tous deux déjà décédés.